

## Document Citation

Title	<b>Connaissez-vous les Zidis et les Ourys hongrois?</b>
Author(s)	Michel Ciment
Source	<i>Evenement du Jeudi, L'</i>
Date	1987 Mar 12
Type	review
Language	French
Pagination	96-97
No. of Pages	2
Subjects	
Film Subjects	Hol volt, hol nem volt (A Hungarian fairy tale), Gazdag, Gyula, 1987

Budapest fait son cinéma

12. März 1987

# Connaissez-vous les Zidis et les Ourys hongrois ?

Le cinéma hongrois est à l'image de ses artistes :  
consciencieux, ouvert, cocasse et grave. Une nouvelle génération a repris le flambeau  
de la diaspora exilée autrefois à Hollywood...

## De notre envoyé spécial

Quelle cinématographie peut se vanter de la manifestation que les Hongrois organisent chaque année à Budapest? Faire de leur cinéma une maison de verre. Présenter l'intégralité de leur production annuelle – et non, comme c'est courant, la partie immergée de l'iceberg, c'est-à-dire la meilleure – au jugement d'une centaine de critiques internationaux invités pour l'occasion. Pendant cinq jours, dans l'immense salle (1 800 places) du Centre du congrès où se tiennent d'ordinaire les rencontres du Parti communiste sont projetés ainsi une vingtaine de films devant une assistance record avec traduction parfaite et simultanée en anglais, français, allemand, italien et russe.

Cette rigueur et ce savoir-faire confirment l'esprit de sérieux de ce petit pays (dix millions d'habitants) isolé linguistiquement depuis des siècles au centre de l'Europe mais qui est toujours parvenu à s'assurer une place de choix dans le concert des nations. Ne dit-on pas du Hongrois qu'il entre le dernier dans une porte à tambour et qu'il en ressort le premier? Et Adolphe Zukor, patron de la Paramount, n'affichait-il pas au-dessus de son bureau cet avertissement pour ses compatriotes nouvellement arrivés à Hollywood après avoir traversé l'Atlantique: «D'accord vous êtes hongrois mais vous n'avez pas automatiquement du génie.» Parmi les pays de l'Est la Hongrie est, on le sait, en avance dans le secteur des réformes économiques. Elle suit avec intérêt l'expérience Gorbatchev mais sans trop de zèle car elle la précède de quelques longueurs. Et si les ventes de la Pravda ont augmenté à Budapest, les dirigeants hongrois n'ont pas eu, comme leurs homologues de Prague et de Berlin-Est, à contingerter les exemplaires de l'organe central du Parti communiste de l'URSS devenu quasiment subversif pour les petits chefs d'au-delà du rideau de fer. Le socialisme du goulasch est devenu celui du ham-



«Un conte de fées hongrois» de Gjulia Gozdog.



«Coqueluche» de Peter Gardos.



«Toits à l'aube» de Janos Domolky.

burger et du fast-food, la mode de Paris fait fureur dans les magasins, les groupes rock ont pignon sur rue et les journalistes sont logés dans le superbe Novotel récemment construit, faute du Hilton réservé aux clients à fortes devises.

Pourtant la crise économique se fait sentir et l'encouragement à l'entreprise privée en faisant des petits commerçants les nouveaux riches du régime a créé des disparités choquantes même pour les déçus du communisme. Le cinéma hongrois essaie de survivre avec son budget bloqué face à une inflation de 10% par an. Ce qui veut dire: moins de films et moins d'argent par film. Mais non pas moins d'audace. Protégée des obligations de la rentabilité à tout prix, la production, après un fléchissement vers la facilité, s'est nettement redressée en 1987, témoignant de ce souci constant chez les Hongrois de rouvrir leurs plaies, de faire la radiographie de leur histoire et de leurs mœurs. Là encore tout relève de ce même esprit de sérieux: le questionnaire adressé aux critiques en fin de festival qui leur demande «s'ils ont observé une régression et où en voient-ils les causes et les phénomènes: conservatisme, esthétisme, commercialisation, naturalisme, rétrécissement de la thématique», tout comme les sujets, traités en couleurs sombres dans un pays où les taux de divorce, de suicide et d'alcoolisme sont parmi les plus élevés d'Europe.

Le cinéma hongrois adopte volontiers la veine sociologique, s'interroge sur Bela, Andros, Janos et les autres, décrit par le menu les problèmes du logement et les rapports entre les générations au sein d'une famille. C'est aussi un cinéma qui sonde le passé national, quitte à évoquer indirectement les ombres de Rajk et Nagy exécutés en 1949 et en 1956 qui hantent la mémoire de l'actuel dirigeant octogénaire Janos Kadar. Dans *Journal à mes amours* de Marta Meszaros qui fait suite à son *Journal intime*, Grand Prix à Cannes en 1984, un homme est emprisonné à la fin des an-

nées 40 à la suite de fausses accusations. Le même processus est analysé dans *Moulin aux enfers* de Gjulia Maar, où des lettres anonymes font expulser de l'université le héros qui se retrouve sur un chantier de construction. Dans *Coqueluche* de Peter Gardos, c'est l'histoire d'une famille pendant la révolution de 1956 qui est évoquée. *La Grande Génération* de Ferenc Andras recrée de son côté les illusions perdues d'un groupe d'amis devenus quadragénaires et qui confrontent leurs expériences depuis l'exil en Amérique (les Etats-Unis ce mirage, cette obsession pour les Hongrois) jusqu'à la pratique du système D dans la mère patrie. Mais une forme de comédie à l'italienne conserve aussi ses droits avec les satires contemporaines de Peter Bacso (*Valse sur peau de banane*) et Janos Rozsa (*Bises maman*) dont l'intervention constante pourrait faire pâlir de jalousie nos Zidis et Ourys nationaux. Car si le cinéma hongrois – à l'image de la production mondiale – n'est pas riche en chefs-d'œuvre, il s'impose par une très bonne qualité d'ensemble. Peu ou pas d'œuvres bâclées mais des scénarios travaillés, d'excellents comédiens formés pour la plupart au théâtre et une qualité photographique unique dans les pays de l'Est.

Mais Hollywood où la diaspora cinéma-



« Valse sur peau de banane » de Peter Bacso.



« Le Plongeon » de Tamas Tolmar.

tographique hongroise s'est le plus manifestée ne l'a-t-il pas déjà prouvé ? On oublie trop souvent que les grands films de Lubitsch doivent beaucoup aux écrivains hongrois, Melchior Lengyel (*Ninotchka, To Be or Not To Be*), Laszlo Aladar (*Haute Pègre*) ou Nicolaus Laszlo (*The Shop*

*around the Corner*), que Vilmos Zsigmond et Laszlo Kovacs après avoir quitté Budapest en 1956 sont devenus de grands chefs opérateurs américains et qu'Alexandre Korda et Adolphe Zukor ont su, comme personne, organiser une production.

Aujourd'hui le cinéma hongrois continue de manifester sa volonté et, malgré tout, sa diversité. Dans *la Saison des monstres*, Miklos Jancso s'affirme toujours le maître des volutes et des arabesques de la caméra en orientant son cinéma vers l'interrogation philosophique sans oublier ses femmes nues, ses chandelles et ses bains dans la rivière. Tandis qu'un cinéaste encore mal connu, Gjulia Gozdog, créa l'événement du festival avec son *Conte de fées hongrois* en noir et blanc, l'histoire d'un petit garçon sans père dont la mère meurt accidentellement et qui part à la recherche d'un père qui n'existe que dans son imagination car, aux termes de la loi, le nom doit être inventé de toutes pièces pour être porté sur ses papiers d'état-civil. Mélange de féerie et de réalité, de cocasserie et de gravité, le film poursuit, à sa manière, cette peinture de la bureaucratie quotidienne qui, plus encore que la musique, les vêtements ou les banlieues, est sans doute le plus grand dénominateur commun de nos sociétés actuelles.

Michel CIMENT